

L A F A C I L I T É

D U J O U G

D E

J E S U S C H R I S T.

Ou Troisième Sermon sur S. Matth. ch. II. v. 39.

Car mon joug est aisé, & mon fardeau est léger.

S I R E,

C'Est assurément une emblème fort belle & fort juste, que celle dont S. Paul s'est servi dans l'Épître aux Hébreux pour représenter l'espérance des fidèles, quand il dit *que nous la tenons comme une ancre sûre & ferme, qui pénètre jusqu'au dedans du voile*, chap. 6. c'est-à-dire qui est fixe & arrêtée dans les cieux.

Quel étonnant spectacle pour un homme qui n'auroit aucune connoissance de la fabrique ni de la manœuvre d'un vaisseau, de voir cet édifice flottant s'arrêter tout à coup & demeurer

256 LA FACILITE' DU JOUG
meurer presque immobile au milieu de la mer,
malgré l'impétuosité des flots & la furie des
vents ! Ce n'est pas aussi un moindre prodige
pour un homme du monde, qui ignore l'effica-
ce de la grace & la vertu de la foi, de voir un
vrai Chrétien suivre constamment sa course, &
demeurer ferme & inébranlable contre l'effort
des tentations & l'orage des persécutions & de
la mort. Je ne suis pas surpris que les Payens
ayent nommé quelques fois les Chrétiens les
forts & les *puissans*, ni qu'ils ayent fait passer en
proverbe l'opiniâtreté des Chrétiens, comme
ils s'exprimoient pour parler de leur constan-
ce inébranlable.

C'est, M. Fr. de cette espérance que nous
vous entretiendrons aujourd'hui, non pour
vous en expliquer la nature & la certitude; ce
sont des vérités que nous supposerons, com-
me certaines & indubitables, afin de vous parler
de leur efficace, pour rendre *le joug de l'E-
vangile aisé & son fardeau léger*.

Dieu veuille que nos cœurs pénétrez de la
grandeur & de l'excellence des biens célestes,
nous disent en toutes occasions, à *quel autre
irions nous qu'à Jesus Christ, qui a seul les pro-
messes de la vie éternelle ?* Ainsi soit-il.

PRE.

PREMIERE REFLEXION.

Après vous avoir montré la facilité du Culte Evangélique, nous vous avons fait voir la conformité de la Religion Chrétienne avec la droite raison. C'est déjà beaucoup sans contredit, que la raison & la conscience soient toujours de concert avec la Religion pour nous en faire pratiquer les devoirs. Cela seul suffiroit, si la chair corrompue n'avoit déclaré la guerre à la raison, & si elle ne la retenoit captive sous le joug honteux des passions, qui la contraignent de s'écrier & de protester contre ce dur esclavage; *Ha! que je suis misérable! je ne fais pas le bien que je voudrois, au contraire, je fais le mal que je desaproûve, qui me delivarrera de ce corps de mort?* Car enfin le Royaume des Cieux ne consiste pas en paroles, mais en vertu; en vain dira-t-on, *Seigneur, Seigneur, n'avons nous pas prophétisé en ton nom, si on n'a pas fait sa volonté?* Cependant les affections de la chair dominant sur nous à tel point, qu'il faut nous renoncer nous mêmes pour suivre Jesus Christ. Toutes les expressions, dont l'Ecriture se fert pour nous donner l'idée de ce renoncement à nous mêmes, sont fortes & formidables à l'homme charnel & vendu au péché. Ne soyons pas surpris si le pécheur se rebute & s'il traite en

son cœur de *Maitre rûde* ce Maitre qui veut qu'on mette à profit les talens qu'il nous a donnez. Tantôt l'Escriture nous parle de la pieté, comme *d'une porte étroite*, & du chemin qu'elle nous montre, comme d'une voye semée d'épines & entrecoupée de mauvais pas. Tantôt elle parle de mortifier & de *crucifier le vieil homme*, l'homme de péché. Jesus Christ lui même nous ordonne *d'arracher nos yeux* & de *couper nos mains*, pour marquer le violent effort, que l'exercice de la sanctification requiert de nous en de certaines occasions. S'agit-il de faire un bon usage des richesses & de la prospérité? Jesus Christ nous représente cet état environné de tant de difficultez, qu'il n'a pas craint de dire qu'il étoit plus facile qu'un *chameau passât par le trou d'une aiguille*, que non pas qu'un riche entrât dans le *Royaume des Cieux*: il est nécessaire que la puissance infinie de Dieu, qu'une abondance de grace intervienne pour lever ces obstacles. Ce n'est pas encore assez de renoncer à soi même pour suivre Jesus Christ; il faut *se charger de sa croix*; l'Evangile a apporté *l'épée & le feu sur la terre*, par les contradictions que la piété y rencontre. Peut-on se représenter les afflictions & les persécutions, où l'Eglise se voit si souvent exposée, sans reconnoître, qu'à parler le langage du monde, il faut quelquefois *hair & ren-*

Matth.
19.

non-

noncer *sa propre vie, pour suivre Jesus Christ?*
 Ce tableau n'est point outré, tout cela nous
 a été prédit, vous le savez: comment donc ac-
 corder ces peines, ces travaux de la piété, ce
 poids des afflictions, avec *ce jong aisé & ce*
fardeau léger?

SECONDE REFLEXION.

Pour unir toutes ces veritez, & vous prou-
 ver leur parfait accord, nous considérerons
 deux choses; l'une, qu'il est permis de servir
 Dieu dans la vûe de la récompense; l'autre,
 que l'espérance de la résurrection & de la vie
 éternelle, qui nous est promise, est un si grand
 ressort dans l'ame, qu'il suffit pour la faire
 triompher des obstacles les plus grands & qui pa-
 roissent les plus insurmontables.

Pour douter qu'il soit permis *de servir Dieu*
dans la vûe de la récompense, il faut à mon a-
 vis n'avoir jamais bien consulté son propre
 cœur. Car il est si facile d'y reconnoître l'a-
 mour de nous mêmes imprimé dans nôtre es-
 sence, qu'il s'en faut peu que je n'affirme,
 qu'il nous est autant naturel de nous aimer
 nous mêmes, qu'aux choses pesantes de de-
 scendre & de tomber en bas. Desorte que le Créa-
 teur nous ayant formé de la sorte, agit aussi avec
 nous sur ce principe. Et par conséquent, la

question n'est pas s'il est du devoir de la créature d'aimer Dieu pour l'amour de lui même, c'est une conséquence nécessaire, puisqu'il est l'Être par excellence, l'Être souverainement parfait. Mais il s'agit de savoir, si Dieu s'est renfermé dans ce droit, afin d'exiger de l'homme ce devoir à toute rigueur. Il seroit inutile, pour le connoître, de faire des raisonnemens speculatifs, ni d'aller chercher chez les Stoïciens l'idée d'une vertu desinteressée : on doit s'appliquer uniquement à connoître la volonté de Dieu, & le devoir qu'il nous prescrit dans sa Parole. Or il est plus clair que le jour, que dans toutes les parties de son Alliance, ce bon Dieu nous engage à son service par l'espérance des biens qu'il nous promet. Nous pourrions vous alléguer autant d'exemples de cette vérité, qu'il y a eu de Saints dans l'Ancienne & dans la Nouvelle Alliance : vous pourrez en voir un abrégé dans le chap. 11. de l'Épître aux Hébreux, & s'il faut vous en rapporter quelques uns, en voici deux ou trois au dessus de toute exception. Il n'y a pas eu de plus grand Saint que Moyse dans l'Ancienne Alliance, & il est formellement écrit de ce grand serviteur de Dieu, que *par la foi il refusa d'être nommé fils de la fille de Pharaon, choisissant plutôt d'être affligé avec le peuple de Dieu, que de joür pour un peu de tems des delices*

Hebr.
chap.
11.

delices du péché, jugeant que l'opprobre de Christ étoit une plus grande richesse, que les tresors d'Egypte ; pourquoy cette préférence ? surquoy pouvoit être fondé ce choix ? Parce, dit le S. Esprit, qu'il regardoit la recompense. S. Paul ce grand Apôtre étoit animé du même Esprit quand il nous déclare qu'il traitoit rudement son corps & qu'il le reduisoit en servitude. Voilà les travaux de la pieté ; quelle en étoit la source & le Principe ? de peur, dit-il, qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois trouvé moi même non recevable. Mais on nous objecte que ce même Apôtre souhaite en quelque lieu d'être anathème, d'être séparé de Christ pour ses freres selon la chair ; c'est là le grand & le seul argument qu'on allégué en faveur de l'amour pur & desintéressé. Mais on prend fort mal la pensée & le desir de ce grand Saint en le rapportant à la damnation. Car il veut montrer ici l'excès de sa charité pour ses freres. Or ce seroit faire illusion, plutôt que de donner une preuve solide de son amour, si on attribue à cet Apôtre un souhait formé en l'air, sur une chose qu'il savoit bien n'être pas possible, puis qu'on n'oseroit lui attribuer le souhait de haïr Dieu & Jesus Christ, & que d'ailleurs la damnation avec l'amour de Dieu est absolument impossible. Ainsi ceux qui suivent ce sentiment, voulant exalter la charité de cet Apôtre, la détruisent entièrement.

1 Cor. ch. 9.

Rom. ch. 9.

Outre qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme, à mon avis, de former un souhait sincère & réel pour une chose qu'il connoit n'être pas possible, c'est-à-dire, qu'il fait être une pure chimère. Quelle est donc sa pensée? il souhaite ce grand Saint, & il prend Dieu à témoin de la sincérité de son intention, il souhaite d'être chargé de tous les anathêmes de la Synagogue pour l'amour de Christ, & même de souffrir la mort, pourvû que ses afflictions & sa mort puissent servir à la conversion des Juifs.

S. Jean
15.

Voilà l'amour du prochain portée jusqu'ou elle peut aller, selon l'Écriture, *car nul n'a plus grande amour que celle cy, sçavoir quand quel qu'un met sa vie pour ses amis.* Enfin nous vous alleguerons l'exemple de Jesus Christ, *qui a méprisé la honte de la croix, à cause de la gloire qui lui étoit proposée.*

Heb.
12.

Ajoutons à ces exemples une démonstration claire & solide. La foi fait le fondement, la source & l'essence de la Religion; la foi & la Religion sur la terre, c'est une seule & même chose. Or la foi & l'espérance ont pour objet les promesses de Dieu; l'espérance considère les biens qui nous sont promis comme des biens à venir; & la foi nous les représente comme certains & présens, appuyée qu'elle est sur la validité de leurs titres, sur les promesses de Dieu, & sur la mort de Jesus Christ qui nous a acquis ce droit. *La foi,* dit l'Autheur de l'Épître

l'Épître aux Hébreux, est la substance ou plutôt la substance des choses qu'on espère, & la démonstration des choses qu'on ne voit point. cha. II. Voulez vous la définition de la Religion? la voici telle que S. Paul nous l'a décrite. *La grace de Dieu, salutaire à tous les hommes, est clairement apparue, nous enseignant qu'en renonçant à l'impieeté & aux convoitises du monde, nous vivions en ce présent siècle sobremment, justement, & religieusement, attendant la bienheureuse espérance & l'apparition de la gloire du grand Dieu, qui est nôtre Sauveur Jesus Christ.* D'où il paroît qu'éloigner l'espérance de l'esprit du fidèle, c'est lui faire perdre de vûë la Religion, que Dieu nous enseigne dans sa Parole. Tite. 2.

Mais d'où vient donc cette maxime, direz vous, qu'il faut servir Dieu pour l'amour de lui même? Je répons premierement qu'elle est véritable dans le souverain droit de Dieu, & sans égard à la nature de l'homme & sur tout de l'homme corrompu. 2. Je pourrois dire encore, que cette Théologie outrée a tiré son origine de la sévère Philosophie du Portique, où il y avoit beaucoup plus de faste que de réalité. 3. Mais j'aime mieux vous assurer que cette maxime est véritable en un sens, & même en un très beau sens. C'est que la Religion ne nous engage pas au service de Dieu dans la vûë d'une récompense de biens présents

qui appartiennent à cette vie ; cet amour pouvoit avoir lieu sous la Loi, où une vie heureuse étoit promise ici bas. Sous l'Évangile au contraire, *si nous n'espérons en Jésus-Christ que pour cette vie, nous serions les plus malheureux de tous les hommes*, de l'aveu d'un grand Apôtre : mais comme nous espérons une résurrection & une vie éternelle & bienheureuse, & cela contre toutes les apparences, mais uniquement fondez sur la fidélité de Dieu & sur ses promesses, il est vrai à cet égard de dire, que nous aimons Dieu & que nous le servons pour l'amour de lui même, préférant sa parole & ses promesses à tous les biens présents, à toutes les calamitez de cette vie.

Concluons donc, que nous pouvons & que nous devons servir Dieu & l'aimer à cause de nôtre espérance, & dans la vûë des biens qu'il nous promet.

TROISIEME REFLEXION:

Ce principe posé, il ne sera pas nécessaire d'être long, pour vous convaincre que la grandeur de nôtre espérance doit tenir nos cœurs en mouvement vers la sanctification, la seule voye par laquelle on peut parvenir au bonheur éternel. Qui ne fait que l'espérance, l'intérêt, est la première & la principale cause de toutes

tes les actions de la vie? Chercher avec connoissance son propre malheur, c'est la conduite, je ne dirai pas d'un désespéré, car dans le désespoir même on se flatte de trouver la fin de ses misères, mais c'est la conduite d'un furieux & d'un insensé. Par tout où l'homme agit avec quelque connoissance, on doit être certain que l'intérêt l'anime & le conduit. Lors même qu'il affecte le plus de paroître désintéressé, l'amour de la gloire, l'intérêt de sa réputation le pousse & le fait agir. On en voit qui affrontent la mort au jour d'un assaut ou d'une bataille, dans une profession où mille genres de mort les environnent de toutes parts; qui les rend si hardis, & si fort au dessus de la crainte des dangers? l'espérance de rehausser sa condition, l'intérêt. On en voit qui s'exposent aux périls affreux & infinis d'une longue navigation, & à toute la perfidie & la férocité des nations les plus sauvages; sont ils si ennemis d'eux mêmes que d'aller chercher la mort jusqu'aux antipodes, comme si elle étoit trop éloignée d'eux dans leur patrie? non. Mais quoi? l'intérêt les appelle, il faut marcher. Et tout ce qu'on pourroit dire à l'encontre ne seroit qu'une vaine déclamation: les hommes sont ainsi faits; seroit il donc possible qu'on proposât à des cœurs si intéressés l'espérance d'un bonheur éternel sans les attirer

& sans les engager d'agir, de travailler, pour surmonter les obstacles mêmes les plus insurmontables? Non sans contredit; il faudroit auparavant que l'homme cessât d'être homme, ou qu'il changeât de nature. D'où vient donc que l'interêt des biens célestes nous laisse dans l'indifférence, dans l'insensibilité, lors que nous sommes tout feu & tout action pour les biens de la terre? Nous demeurons tous d'accord qu'il n'y peut avoir de comparaison entre l'éternité des biens célestes & cette vie si courte & si incertaine, que nous consumons à la recherche & à la poursuite des biens du monde, dont l'éclat nous éblouit, mais qui nous échappent comme des phantômes, dans le moment même que nous nous félicitons de leur possession. C'est, M. F. il n'en faut point chercher ailleurs la cause, & cela ne sauroit être autrement, c'est à cause de notre peu de foi; & parce que nous sommes peu persuadés de l'existence de ces biens. Voulons nous être tous convaincus de cette triste vérité? Supposons, je vous supplie, que les cieux s'ouvrirent, pour mettre devant nos yeux la gloire du Paradis que nous espérons, & que d'autre côté nous vissions les horreurs de l'enfer & les peines des méchants. Croyez vous que dans ce poste il seroit nécessaire de nous prêcher & de nous exhorter à vivre saintement? Hâ, M. Fr. consultons nous

nous

nous un moment nous mêmes, nous sentirons qu'en une pareille situation, toutes les puissances de nos ames, toutes les affections de nos cœurs, quoi qu'infectées de péché, tout nous porteroit à travailler à nôtre salut avec une sainte frayeur. Desorte que nôtre négligence, nôtre relâchement, ne peut venir que de nôtre peu de foi. Je ne sai si je dois encore joindre à nôtre négligence une sécurité trompeuse, car je doute fort que la conscience puisse permettre à un pécheur endurci de se flatter de la jouissance du Paradis. Oûi M. Fr. je ne ferai pas difficulté d'appliquer ici ce qu'a dit le Seigneur Jesus, que *si nous avions la foi, quelque petite qu'en fût la portion, pourvû qu'elle soit véritable & sincère, nous transporterions les montagnes*, je veux dire que nous détruirions dans nos ames toutes ces hauteurs qui s'élevont contre l'obéissance que nous devons à Dieu.

Néanmoins, quand on médite attentivement les promesses de Dieu, il est aisé d'en connoître la vérité & la certitude. Il n'y a point d'homme raisonnable qui n'admette cette conséquence, que *si Jesus Christ est résuscité, nous résusciterons aussi*. Et comme le jour approche de célébrer la mémoire de cette glorieuse Résurrection, nous tacherons alors, s'il plaît à Dieu, d'en mettre la vérité dans une telle évidence, qu'il faudroit renoncer au bon sens pour ne la pas

pas recevoir. Ecoutons un moment la droite raison sur ce mystère, toujours dans le dessein que nous avons suivi jusqu'à present, de vous montrer que la religion est conforme à la raison. Elle nous dit, cette raison, qu'il y a un Dieu créateur des hommes; Elle nous dit encore, que cette vie n'est pas le lieu ni le tems des recompenses; c'est une vérité d'expérience, c'est ce qui a obligé la plûpart des Payens de mépriser la Religion; mais les plus sages ont bien reconnu qu'il falloit plutôt conclurre des misères des gens de bien & de la prospérité des méchans, qu'il y avoit un autre tems, un autre siecle, destiné à l'exercice de la justice éternelle. Ils se sont arrétez là: mais s'ils eussent poussé plus loin les lumieres de la raison, ils auroient reconnu sans peine, que la résurrection n'étoit nullement impossible à une puissance infinie, puis que la mort ne pouvoit nous réduire dans un plus grand néant que celui où nous étions avant nôtre naissance. Et de plus, ils auroient apperçû que l'homme étant une créature rare & singuliere par l'union de l'esprit avec le corps, il étoit de cette sagesse éternelle, de récompenser ou de punir cette créature dans ce bel assemblage de l'esprit & du corps. Mais enfin la révélation a voulu confirmer & sceler ce raisonnement par les promesses claires & formelles de nôtre résurrection,

rection, pour nous en donner une foi ferme & invariable. -

Recueillons nous & finissons. Puis que le cœur humain franchit toutes les difficultez & triomphe de tous les obstacles, lors qu'il est armé d'une grande espérance : Puis que la Religion l'anime & le soutient par les promesses d'une vie immortelle & bienheureuse : Quels que soient les travaux de la sanctification, quelles que soient les afflictions qu'il a plû à Dieu de joindre à la profession de l'Evangile : un joug soutenu de l'espérance d'une gloire éternelle, d'un intérêt infini, doit être nécessairement *doux & aisé*. Cela suffit.

A P P L I C A T I O N.

Il n'est gueres possible, M. Fr. de faire réflexion sur la conduite de la plûpart des hommes dans la Religion, sans tomber dans un étonnement, dont il est difficile de revenir. La Religion est soutenuë de la droite raison, nous vous l'avons montré; La sainteté & la vertu qu'elle prescrit sont les fondemens les plus solides du repos de la société. Car il faut demeurer d'accord, que ce seroit un monstre fort hideux que l'homme, s'il n'y avoit que la force & la crainte du supplice qui pussent le faire agir & le conduire. La Religion est vé-

néritable

néralable & sacrée par son antiquité, aussi ancienne que le monde, elle a traversé tous les siècles, soutenu toutes les révolutions du tems, qui consume tout, sans en recevoir néanmoins aucun autre changement, que celui qui étoit nécessaire à sa perfection. Pour douter de l'histoire de la Religion, il faut se retrancher dans cette incrédulité folle & insensée, de ne vouloir rien croire que ce qu'on a vû de ses propres yeux. Martyres & miracles, ce sont des attestations de vérité qui lui sont propres, & qu'on ne sauroit nier, sans vouloir nier tout, sans raison & contre la raison.

Enfin la Religion nous anime par l'espérance d'une vie éternelle, comme elle nous retient par la crainte de peines qui ne finiront jamais. Hé! se pourroit il faire, qu'un vérité si importante & si bien prouvée, qu'un intérêt si grand, ne fût pas le principe de nos mouvemens? Pour supposer, pour croire ce prodige, il faut le voir de ses propres yeux. C'est pourtant un prodige qui n'est que trop connu. On voit des gens, il faut le dire à la honte de notre siècle, qui font gloire de mépriser & d'insulter la Religion. Est-ce qu'ils ont de nouvelles lumières; pour se convaincre que la Religion ne seroit qu'un Roman & une imposture de politique? Mais ces nouvelles lumières n'ont point encore été aperçues de
 tous

tous ceux qui ont aimé & suivi la sanctification, sans vouloir néanmoins s'imposer un joug inutile, ni le fardeau pénible des frayeurs de l'éternité. Quoi? tous les gens de bien se seroient jusqu'à présent repûs d'une chimère, & il n'y auroit que les libertins & les débauchez qui se seroient appercûs de l'erreur du genre humain? Il faudroit avoir bien envie de se perdre, pour s'abandonner à de si mauvais guides, qui combattent la Religion par une fureur de débauche, plutôt que par de bons raisonnemens. Leur vie seule suffit pour les rendre indignes d'attention, non plus que ceux qui ont la manie de s'élever au dessus des autres par le mépris de la piété.

Il y a d'autres Chrétiens, & en grand nombre, qui ne veulent pas, à la vérité, renoncer à l'espérance d'un souverain bonheur, mais ils ne veulent pas aussi renoncer à leurs passions. Et pour cela ils pratiquent l'extérieur de la Religion, & en violent les préceptes dans toutes les rencontres, s'abandonnant sans répugnance à tous les desirs de la chair qui les agitent. Il vaudroit mieux pour eux, qu'ils n'eussent jamais connu la vérité.

Pensons y, M. Fr. pensons y sérieusement: dans la Religion il faut tout ou rien, *froids* ou *bonillans*. Dieu rejette les tièdes, vous le savez. Il faut de toute nécessité prendre parti.

S'il

272 LA FACILITE' DU JOUG &c.

S'il n'y a rien à craindre ni à espérer après la mort, mais il en faut être bien assuré & fortement convaincu, c'est la dernière des folies, c'est un désespoir, que de risquer sans raison une éternité de peines & de tourmens; si on est donc bien persuadé qu'il n'y ait rien à craindre ni à espérer après la mort, à quoi bon nous contraindre? *mangeons & buvons, car peut-être que demain nous mourrons.* Mais s'il y a une éternité de bonheur ou de peines destinées aux bons ou aux méchans, appliquons nous à vivre justement: on ne sert pas Dieu pour néant. Remplissons nos cœurs de nôtre espérance, afin de surmonter les obstacles de la chair. Prions: demandons à Dieu le secours de la grace: quelques efforts, pour suivre la piété & la droite raison, nous feront trouver dans la suite *le joug de l'Evangile facile & son fardeau léger.* Un esprit content, une conscience paisible nous rendra cette vie douce, & l'assurance de nôtre salut détruira la crainte & les frayeurs de la mort. Dieu nous en fasse à tous la grace.

1 Cor.
ch. 15.

LE.